

Jean Lebrun

Coco Chanel

Une vie derrière la marque

DESTINS

INTRODUCTION

L'ÉTÉ 1940

Rarement on avait connu un si beau mois de juin. Il était pourtant minuit dans le siècle.

À Paris, Gabrielle Chanel avait fermé sa maison de couture dès la déclaration de guerre de septembre 1939. Nombre de ses concurrentes avaient réduit la voilure, ainsi Schiaparelli qui avait appareillé vers les États-Unis. Peu, comme Madeleine Vionnet et Chanel, s'étaient distinguées par une décision plus radicale.

Cependant, la Grande Mademoiselle avait conservé quelques activités : ses boutiques de tissus et de parfums, son usine textile à Marez dans l'Aisne.

Puis l'offensive allemande du printemps avait dévasté la Picardie et rapidement menacé la capitale. Il avait fallu partir. Outre son chauffeur, Chanel s'était fait accompagner de la docteur Boudailles, médecin d'un genre incertain qui la fournissait en adjuvants divers.

À cette époque indécise, l'avocat Maurice Garçon ne savait quel âge lui donner : elle en changeait vite

selon les moments. « Si, disait-il, elle a moins de 55 ans, elle est fanée. » L'été 1940, elle en a 53 et il lui arrive de paraître très marquée. Garçon avait deviné derrière les traits de son visage, les orifices de son nez surtout, la tête d'une morte. Et, en effet, elle a connu plus d'un effondrement.

La vie de Chanel, dès ses premiers succès pendant l'autre guerre, a été tournée vers sa communication. Elle a été le premier mannequin de ses collections, le visage de ses parfums. Or il n'y a pas de communication sans dissimulation. Seuls quelques-uns ont alors accès à un axe essentiel de sa vie qu'elle n'exposait guère et qui portait un nom, capital pour elle : son neveu, André Palasse, 35 ans en 1940. C'est à son nom qu'elle avait acquis dans le Béarn le château de Corbère-Abères. C'est là que, le temps de l'exode venu, elle va donner rendez-vous à ses proches.

Le château n'est pas très éloigné de Pau, la ville où elle a été formée pendant sa jeunesse à l'élégance anglaise. C'est, au pays du Madiran et au bout d'un village qui est seulement un chapelet de dix maisons et de quelques caves, un solide logis seigneurial du XVII^e, flanqué de tours et agrémenté d'un bel escalier – Chanel a toujours besoin d'un escalier, ici comme à son siège parisien de la rue Cambon.

Qui irait la chercher au creux d'un pli de la carte du Béarn, dans un domaine qui ne figure même pas

dans l'annuaire du téléphone ? C'est vers cette adresse secrète que, de Paris, sont partis deux commandos de cinq ou six fidèles, toutes porteuses des biens transportables les plus précieux de Mademoiselle. Les deux équipes ont emprunté deux trains différents, juste avant que le trafic ferroviaire ne soit complètement désorganisé. Les voyageuses ont cousu des bijoux et des pièces d'or dans les ourlets de leurs robes et entassé des lingots dans leurs valises. La légende dit qu'à la gare de Pau, les charrettes qui les attendaient manquèrent de verser sous le poids. À l'arrivée, l'ensemble de tous ces objets, versés dans une chambre du château, constituait un tel amoncellement que les habitants de Corbère en rêveront longtemps comme d'un trésor du Moyen Âge.

André Palasse, mobilisé puis captif des Allemands, n'est pas là pour accueillir la caravane. Chanel, qui l'a toujours entouré de soins particuliers, ne supporte pas l'idée qu'il doive partager le sort commun des quelque 1 800 000 malheureux dont les Allemands se sont emparés. Elle a traversé la guerre précédente couronnée de succès et cuirassée d'indifférence ; en saisissant toutes les opportunités du premier conflit mondial, elle a pu, en 1918, s'acheter une Rolls-Royce. Cette fois, elle est fauchée de suite par la douleur.

Quelques semaines vont s'écouler à Corbère. Incertaines. De nombreux réfugiés lorrains se

sont eux aussi établis dans les parages, rejoignant les villageois à la messe du dimanche. Le souvenir s'est gardé de Chanel faisant le signe de croix : les bagues de ses mains rayonnaient dans l'église. Pour l'accompagner dans l'exode, elle a pourtant choisi les plus « nonnes » de ses employées : chignons tirés en arrière, robes aux chevilles. Néanmoins, il flotte autour de ces duègnes une aura qui distingue le petit groupe parisien en exil du commun des mortels.

À la fin de l'été 40, la colonie chanélienne va se volatiliser. La Grande Mademoiselle repartira en direction de Paris. Elle va dorénavant s'employer à faire libérer André par tous les moyens imaginables. Jamais plus elle ne reviendra à Corbère retrouver auprès de lui, de sa femme, de leurs petites filles, la vie de famille à laquelle elle a longtemps aspiré.

L'aventure de Chanel, déjà très brillante, aurait pu s'arrêter là. Elle aurait pu faire retraite définitive comme Madeleine Vionnet. À son sujet, il y aurait déjà beaucoup à raconter : les boutiques de la rue Cambon, de Deauville, puis de Biarritz, le stock d'inventus de jersey acheté pendant la Grande Guerre pour initier une mode plus simple, la petite robe noire, l'envol du N° 5...

Mais, après avoir rejoint à l'automne 1940 la capitale où ses ateliers demeureront fermés, elle ne concevra pas de ne plus jouer de rôle. Non contente

d'obtenir par de nombreux biais l'élargissement de son neveu, elle prendra au long de l'Occupation des initiatives improbables, aux côtés de certains nazis. Sa mémoire s'en trouve aujourd'hui sérieusement obérée au point que la curiosité des contemporains se fixe obstinément sur ce moment énigmatique de sa vie.

De longues années de traversée du désert suivront jusqu'en 1954 et la résurrection inattendue de la maison Chanel. Elle avait prévenu son ami l'écrivain Paul Morand : « Je continuerai, sans mari, sans enfants, sans petits-enfants, sans tous ces mirages, à travailler. »

Le retour tiendra du récit d'une résurrection. Sans cette deuxième période, il n'y aurait pas le tailleur dans lequel il arriva à ses clientes de se faire enterrer, il n'y aurait pas le sac matelassé qui se balance au-dessous de sa chaîne, le petit escarpin à talon plat qui trotte dans la rue, l'expansion à l'infini de la gamme des parfums. Au-delà de la mode, un style. Un mythe bientôt. André Malraux disait qu'on n'en comptait pas tant dans l'histoire de la France, il en identifiait trois pour le xx^e siècle : De Gaulle, Picasso et... Chanel. Il ajoutait que si les hommes admiraient Napoléon pour avoir construit un empire, les femmes étaient reconnaissantes à Chanel d'avoir participé à leur libération. Sa grande force pour les générations présentes est

d'avoir fait glisser les codes de la masculinité et de la féminité

Le mythe s'accommode mal de la biographie. Celle de Chanel s'avère quasi impossible à boucler. Manquent des séries d'archives indispensables – celles de l'histoire matérielle de la maison, celles de la vie dissimulée de la fondatrice. L'entreprise qui porte son nom valorise très efficacement son patrimoine esthétique où elle trouve mille motifs d'inspiration. Pour le reste, qui serait essentiel, quelques papiers seulement surnagent, tels des épaves. En revanche, les livres surabondent. En 2023, une collection de la maison programmée au bord de la Seine accueillait les invités devant une boîte de bouquinistes qui en débordait. Des livres dont quelques-uns, certes, méritent l'estime mais qui se recopient ou, pire, s'ignorent et qu'il est aussi difficile de tenir ensemble que des grenouilles dans une casserole. Si on tente de lire sur Wikipédia la longue notice Chanel qui résulte de leur lecture, on finit par n'y plus voir goutte.

C'est ce que Gabrielle espérait. Elle avait averti : « Ne cherchez pas à me comprendre ! Jamais. » Elle s'était d'ailleurs employée elle-même à tout embrouiller. Maître Garçon notait que ses traits d'esprit venaient de ce qu'elle disait tout ce qui lui passait par la tête. Il en résultait un chaos où on

pouvait trouver quelques pépites de vérité mais comment les identifier ? Au long des années d'après la Libération qui vont la contraindre à un repos qu'elle goûtera souvent en Suisse, elle convoquera plusieurs plumes pour leur faire rédiger des souvenirs à sa façon. Paul Morand donc, Louise de Vilmorin, André Fraigneau, Yves Salgues, Michel Déon, Marcel Haedrich – un cas exceptionnel, un résistant. À chacun, elle dira : « Je vous donne quelques grandes lignes et vous broderez. » Mais les lignes qu'elle dictera deviendront de suite un écheveau qu'elle se refusera à laisser publier. Devant Morand, elle reconnaîtra que sa mémoire joue sa propre partition, de plus en plus éloignée de la réalité, et aussi qu'il lui arrive de se perdre dans le dédale de son imagination. N'est-ce pas, la réalité se révélant triste, on lui préfère toujours ce beau parasite qu'est l'imagination ?

Chanel a généralement désavoué les quelques portraits que des peintres, de Laurencin à Cassandre, ont tentés d'elle. Elle récusera pareillement les manuscrits qu'elle a inspirés. À Claude Delay, l'ultime confidente, elle montrera une page dactylographiée qu'avec ses ciseaux favoris elle a découpée en rubans : « C'est ainsi qu'on fait un texte, comme une robe : en enlevant. » Elle congédiera vivement de son entourage l'ancienne direc-

trice de *Vogue France*, Edmonde Charles-Roux, qui menait sur elle une enquête à 360 degrés : « Alors vous établissez des fiches ? Ça vous amuse donc tant de jouer à la voleuse de momies ? »

Charles-Roux a poursuivi néanmoins son travail de fourmi, appuyée par un petit noyau de collaboratrices. Deux ans après la mort de la couturière, elle publiera son *Irrégulière* chez Grasset. Le titre était bien venu, l'ensemble très documenté, jusque dans la révélation des activités secrètes de Chanel pendant l'Occupation qui surprisent tant elles parurent à l'époque rocambolesques. L'ouvrage de Charles-Roux a longtemps fait référence. La dame possédait une maison au pied de la montagne Sainte-Victoire : pendant plusieurs décennies, on a lu Chanel depuis le sommet de la montagne Sainte-Edmonde.

Les années passant, les vagues de livres qui se sont succédé, très inégaux on l'a dit, ont déposé des éléments nouveaux et davantage encore d'hypothèses, tandis que le nom de Chanel avec ses six lettres, simples et facilement identifiables dans tous les pays, devenait l'une des marques du podium du luxe mondial. Pour ses animateurs, l'image de Gabrielle constitue dorénavant un enjeu industriel décisif.

Karl Lagerfeld l'a très bien compris qui tint la direction artistique de la maison de 1983 à 2019.

Comme Gabrielle, il professait qu'on ne doit la vérité à personne mais, en même temps, il s'appliqua à l'approcher dans tous ses détails. Dans ses collections, il jongla à sa guise avec tous les repères que la couturière avait laissés. Il la mit en scène dans des films – aujourd'hui les grandes marques sont des plateformes de production d'images –, lui faisant dire : « Eh bien, Karl, aujourd'hui quels crimes allez-vous commettre en mon nom ? » Après avoir été considérée depuis la montagne Sainte-Edmonde, Chanel est maintenant vue à travers les lunettes de Lagerfeld. Lunettes déformantes : après lui, il faut faire tout un travail d'accommodement.

Quelle importance ! La fiction importe plus que la réalité qui n'est qu'une fiction inaboutie. La mode, ce n'est pas : avoir fait une fois pour toutes, c'est : faire. Chanel, disparue, continue à s'inventer des vies comme elle a inventé des vêtements.

À propos de l'image de couverture

La photo daterait de 1965. Chanel au cœur de son temple, rue Cambon, au 31. Une grande boutique, le fameux escalier, et au premier, l'appartement où elle se retire et reçoit.

Sur la cheminée, une glace reflète d'autres miroirs, un drapé de bois sculpté la garnit, un petit lion est posé dessus, son animal fétiche. Au sol, deux jeunes cerfs. À gauche, un paravent de Coromandel qu'elle affectionne. La maîtresse de maison dont on vante souvent l'esprit cistercien a le goût du baroque.

Habillée de l'un de ses tailleurs, elle porte un collier de perles, deux boucles d'oreille, une simple broche, rien de plus : une femme n'est pas un carnet de chèques.

Mais Chanel ne pose pas : buste penché, poings sur les hanches, elle veut pouvoir bouger tout le temps. Ses vêtements sont conçus pour le permettre.

Chanel ne fait pas des vêtements, elle fait la mode. Son tailleur a été formalisé depuis près de dix ans, comme le sac, les escarpins bicolores. À 80 ans passés, elle règne toujours, fidèle à son adage : « Je n'ai rien à faire de ce que vous pensez de moi. D'ailleurs, moi je ne pense pas du tout à vous. »



Gabrielle «Coco» Chanel, rue Cambon en 1965.
© Granger/Bridgeman Images

Table des matières

<i>Introduction. L'été 1940</i>	6
1. LA VIE CACHÉE, L'ENFANCE ET LA JEUNESSE.....	17
2. L'ENFANCE CACHÉE D'UNE ORPHELINE.....	25
3. LES ANNÉES 20, PREMIERS SOMMETS.....	37
4. UNE MAISON DE COUTURE GLOBALE.....	45
5. LES ANNÉES 1930, LE CREUX DE LA VAGUE.....	53
6. LES ANNÉES NOIRES.....	67
7. LA RÉSURRECTION.....	81
8. LES DERNIÈRES ANNÉES.....	93
<i>Conclusion. L'avenir</i>	98
<i>Bibliographie</i>	105
<i>À propos de l'image de couverture</i>	108